

ANNA RAYMONDE GAZAILLE

SECRETS BOREALS

"Une des meilleures auteures
de polar du Québec." ALIBI



Originnaire du Canada, Anna Raymonde Gazaille a travaillé dans le milieu des arts de la scène en tant que gestionnaire d'organismes culturels. Elle a été, entre autres, directrice générale de la compagnie Montréal Danse ainsi que du Conseil québécois du théâtre.

Elle est l'auteur de quatre romans parus au Québec, mais *Secrets boréals* est son premier polar publié en France.

Elle vit à présent à Marseille.

Secrets boréals

ANNA RAYMONDE GAZAILLE

Secrets boréals



TITRE ORIGINAL
Secrets boréals

ÉDITEUR ORIGINAL
© Leméac Éditeur, 2021

POUR LA VERSION FRANÇAISE
© Le mot et le reste, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Bertrand, mon compagnon et complice

Le corps repose dans une grotte peu profonde. Une peau de chevreuil lui sert de linceul. La longue chevelure noire est striée de blanc, tressée en couronne et parsemée de feuilles, de brindilles et de cônes de pin. Des fleurs séchées constellent la dépouille. Des branches odorantes de cèdre forment une arche au-dessus de sa tête.

Les murs de la cavité sont couverts de signes cabalistiques, de figurations grossières d'animaux. L'ensemble évoque maladroitement les parois rupestres de cavernes célèbres, Lascaux ou Altamira. Une lumière diffuse éclaire l'un des dessins. Elle provient de l'entrée en partie obstruée par des pierres et des buissons. Un loup, la gueule ouverte sur des dents carnassières. De ses yeux sortent des flammes, ils fixent la dépouille. Ils veillent la sépulture, la protègent jusque dans l'au-delà.

1

La pagaie fend l'eau, n'y traçant qu'une fine ride argentée. Le geste immémorial est inscrit dans les muscles de ses bras, il pulse au même rythme que son souffle. L'aube maquille de rouge le faite des arbres. Elle savoure la traversée du lac alors que l'aurore illumine son avancée, perce la brume. Son canot fait s'envoler le huard. Il proteste d'un long cri hululant. Brigit guide son embarcation vers l'entrée du torrent qui, à la fin de l'été, n'est plus qu'un large ruisseau où affleurent les rochers. Un quai au bois vermoulu lui sert de ponton où s'amarrer. Elle ajuste son sac à dos et relève la fermeture Éclair de son coupe-vent. Il va faire frais dans le couvert du sous-bois.

Elle s'achemine vers la clairière où elle sait qu'elle trouvera des chanterelles. La dernière pluie devrait lui permettre de faire une bonne récolte. Elle les vendra à Laurent, le chef d'une des meilleures tables de la région. Elle le fournit aussi en cœurs de quenouille. Ce ramassage est plus ardu, car il se fait les pieds dans l'eau du marécage, la tête abritée sous un chapeau d'apiculteur pour se protéger des moustiques. Ses cueillettes lui rapportent quelques milliers de dollars par année. Elle

n'a pas besoin de cet argent, mais elles justifient ses revenus auprès des gens, en plus des révisions de textes qu'elle dit faire pour des magazines spécialisés. C'est du moins la version qu'elle leur a donnée. Depuis trois ans qu'elle vit là, elle a réussi à apaiser leur méfiance sans toutefois se faire totalement accepter. Pour eux, elle reste cette étrangère de la ville, venue s'installer dans la maison du vieux Camille Borduas. Elle lui a acheté ses terres, deux lots en bordure du lac Noir. Le lac nommé ainsi parce qu'il est si profond en son centre que, même sous le reflet d'un ciel chatoyant, il ne livre au regard qu'un bleu nuit. Elle suit la sente que les bêtes ont tracée. Seuls des yeux aguerris peuvent en deviner le trajet. Les réflexes anciens ont refait surface. Les apprentissages de l'enfance restés en dormance pendant toutes ses années de citadine lui servent à présent à reconstruire son quotidien. Une fille des bois, égarée un temps en ville, revenue puiser à même la forêt boréale la sève d'une vie nouvelle.

Une talle de chanterelles dorées illumine la mousse sous l'énorme pruche. Des bolets bien dodus et fermes se dressent aussi en abondance. De quoi réjouir Laurent, qui s'empressera de les ajouter au menu de sa carte, principalement inspirée des produits du terroir. Le Français, en s'unissant à une Québécoise, a également épousé la tradition culinaire du pays pour l'élever au rang de gastronomie. Le couple a manifesté envers Brigit une chaleureuse gentillesse dès son arrivée à l'auberge. Un accueil qu'elle a d'abord cru être destiné à tous les touristes qui franchissent la porte de leur gîte. Puis, leur relation s'est transformée peu à peu en amitié. Une affection qui accepte les silences,

les omissions de cette femme secrète dont ils ne cherchent pas à forcer les confidences.

Brigit dépose un carré de toile imperméable sur le sol. L'humus est trop humide pour s'y agenouiller sans tremper son jean. Elle aime le geste simple de plonger la lame de son couteau dans la terre pour soulever la tige de la chanterelle sans l'abîmer. Ces mouvements sont réguliers – tirer le champignon, le nettoyer, le ranger dans un sac. Les effluves montent des feuilles mortes, du lichen éventré, des girolles elles-mêmes, remplissent ses narines, font divaguer ses pensées. Ce rituel tient pour elle du recueillement, il lui apporte un apaisement qu'elle ne croyait plus être capable d'atteindre. Cette vie routinière lui convient. Pour la première fois depuis très longtemps, elle se sent en lieu sûr. Aussi se cantonne-t-elle dans cette banale existence – quelques soirées avec Laurent et sa femme Cécile, parfois un dimanche de barbecue et de baignade, en compagnie de leurs deux enfants et de quelques invités. Elle sait que les gens s'étonnent de l'absence d'un homme auprès d'elle. Cécile revient à la charge de temps en temps en conviant les quelques célibataires des environs, mais ses efforts d'entremetteuse ne rencontrent qu'une aimable indifférence de la part de cette amie qui lui affirme ne pas souffrir de la solitude. La vieille maison de la famille Borduas a sûrement connu des années de réjouissances. Ses murs qui craquent sous les assauts du vent possèdent leur propre vie. Ils sont imprégnés des rires lointains des enfants, des murmures chuchotés dans les chambres dans le déclin du soir. Cette demeure est bien trop vaste pour elle seule. C'est ce qu'elle s'est répété en la visitant. En

parcourant les étages, elle a tenté de se persuader que ce serait folie d'acheter ce domaine de près d'un kilomètre carré. Mais la percée sur le lac, le miroitement des eaux, cette lumière se reflétant sur les fenêtres de la large façade lui ont donné envie de s'asseoir dans la grande véranda grillagée. La berceuse en osier grince sous son poids quand elle s'y installe pour admirer le jeu des roses et des mauves du ciel avant que ne tombe la brunante. Peu importe le temps qu'il fait au-dehors, elle s'y attarde pour suivre le vol des geais bleus et le ballet des chauves-souris. Pendant quelques minutes, elle arrive à faire taire toutes pensées, le chaos dans son esprit dompté par les bruissements nocturnes. Se laisser pénétrer par la beauté du couchant lui offre un répit. Elle ose parfois se dire que la guérison est proche. Peut-être aura-t-elle droit à cette mutation. Elle rêve souvent que sa peau tombe en charpie, une mue dont elle émerge, neuve, le corps allégé de toutes cicatrices. Une renaissance. Délivrée du fracas, des pensées tumultueuses, des cris sans voix et des ombres.

Soudainement, les sensations ressurgissent, foudroyantes, chaotiques. Brigit gémit, laisse échapper le couteau, le champignon. Elle pose ses deux mains contre l'écorce rugueuse de l'arbre, essaie de calmer son cœur et sa respiration affolés par les images rugissantes. Elle presse son front contre la mousse, agrippée aux racines du conifère. Elle tente de repousser le moment fatidique, vainement. Elle sombre.

Lentement, elle se relève. Prise de nausée. Combien de temps est-elle restée absente ? Quelques minutes, pas plus, car le soleil brille au même endroit derrière le haut sapin. À voix haute,

elle a démarré la liste salvatrice. Son incantation, comme elle la nomme par-devers elle. Il s'agit de choisir un mot, n'importe lequel, dont les lettres sont toutes différentes, comme panier, oiseau, chaloupe, etc. Elle se focalise sur chacune d'elles et fait défiler des mots débutants par *c*, puis par *h*, viennent ensuite *a*, et *l*, *o*, *u*, *p*, *e*. L'exercice exige assez de concentration pour chasser ses terreurs. Le calme revenu, elle entend à nouveau le ramage des mésanges, le froissement du vent dans les ramures. Mais le charme est rompu. La matinée qu'elle envisageait en forêt ne lui fait plus envie. Elle enfourne tout ce qui repose à terre dans son sac à dos et se dirige d'un pas agacé vers la rive. En colère, déçue d'elle-même. Puis, alors qu'elle s'apprête à s'asseoir dans le canot, elle change d'avis. Pourquoi se punir ainsi ? Pourquoi ne pas, au contraire, se réjouir de la douceur de l'air, de cette chaleur qui vibre déjà sur les pierres du rivage ? Car ce temps magnifique est une offrande. Un jour de plus dans la grâce d'un été finissant. Brigit se déshabille vite, elle marche nue sur le quai déglingué et elle plonge dans les eaux mouchetées par les inlassables patineurs.

Elle a vaqué aux tâches quotidiennes que requiert cette baraque, décidément bien trop grande. Son humeur est restée ombrageuse, malgré ses efforts pour oublier cette crise. Depuis quelque temps, pourtant, elle se croyait à l'abri des résurgences. Elle cherche à comprendre ce qui a pu la déclencher, car il y a toujours des signes avant-coureurs. Bien sûr, elle dort mal depuis quelques semaines. Une angoisse diffuse l'habite, la réveille en sueur. Presque chaque nuit, elle arpente la maison,

se traînant dans l'obscurité des chambres vides dans l'espoir d'épuiser son agitation mentale. Elle a même grimpé jusqu'au grenier. Là, dans la touffeur de la pièce mansardée, elle a ouvert la lucarne sur une lune décroissante. Une luminescence dans un ciel effiloché de nuages mousseux. La gorge serrée par l'implacable solitude qui est devenue la sienne, les larmes lentement ont coulé. Des pleurs silencieux semblables au mutisme dans lequel elle s'est contrainte à vivre. Cet endroit qu'elle voulait refuge n'est de fait qu'une prison. Elle s'y est volontairement enfermée dans l'anonymat.

Elle savait que ce choix, revenir aux sources dans ce pays qu'elle avait souhaité oublier, risquait de faire vaciller son fragile équilibre. Elle a néanmoins brouillé les pistes, élu un lieu, une région qui lui était inconnue. C'est à nouveau, comme souvent dans sa vie, les circonstances qui ont décidé pour elle. Elle ne croit plus vraiment au libre arbitre. Pas plus qu'elle n'adhère à la théorie d'un destin déjà écrit d'avance et encore moins en un Dieu omnipotent. Selon elle, le hasard est maître de toutes choses.

Elle s'est laissé guider. La bienveillance de Laurent et Cécile Chartier, la beauté austère de la région et, spécialement, cette demeure l'ont fait s'ancrer. Répondre enfin à ce besoin immense de ne plus fuir, de s'immerger dans la normalité des gens ordinaires. Son instinct lui intime pourtant le fait que la mobilité constante de sa vie d'autrefois la protégeait mieux. Elle n'en a plus l'énergie. Cette cinquantaine qui approche et qu'elle tente d'ignorer la rend léthargique. Ou est-ce son vieil esprit frondeur et son entêtement qui lui soufflent d'attendre ? Qu'ils viennent. Elle saura les recevoir !

2

La vasque charbonneuse du ciel scintille. Pas de lune pour éclairer sa course. Ici, les étoiles suffisent. Elles constellent la voûte d'un bout à l'autre et la guident. Les jeux de son enfance pour repérer l'étoile Polaire lui indiquent la direction à prendre. À cette latitude, la position de la Grande Casserole diffère un peu, mais les enseignements de son grand-père lui sont utiles. Il veille toujours sur elle. La terre poudreuse de la route atténue le son de ses pas, qui tambourinent dans ses oreilles et lui semblent bien trop forts dans cette plaine aride, vide de toute présence humaine. Elle se concentre sur le maintien régulier de sa foulée, garder un rythme constant sans accélération la fera tenir plus longtemps. Une heure environ avant la prochaine localité. Là, elle pourra se désaltérer au puits près duquel elle se souvient d'avoir vu les femmes faire la queue pour s'approvisionner. Peut-être trouvera-t-elle dans l'une des habitations saccagées par les bombardements un coin où se cacher. Elle y attendra la nuit pour repartir. Elle les a mis sur la piste de l'ouest. Avant qu'ils ne comprennent qu'elle s'est enfoncée au nord dans les zones dévastées, elle aura le temps d'atteindre

la nationale, où elle espère se fondre dans la masse des citadins fuyant les massacres.

Il lui revient en vrac les visages de celles qu'elle a tenté d'instruire. Ceux des fillettes en particulier, dont la fraîcheur, la soif d'apprendre la bouleversent encore. Au début, on l'a tolérée, un mal nécessaire, puisque sa présence négociée de haute lutte leur garantissait un approvisionnement régulier en denrées et en médicaments. C'était après tout peu cher payé de permettre d'éduquer les fillettes aux côtés des garçons. Puis, petit à petit, des jeunes filles se sont assises au fond de la salle et certaines mères, parfois, sous prétexte de venir chercher leurs gamins, arrivaient bien plus tôt. Elles se tenaient immobiles et silencieuses. Dana sentait leurs yeux suivre ses moindres gestes. Pour maintenir leur intérêt, elle s'était mise à enseigner la géographie. Ces femmes illettrées n'étaient pour la plupart jamais allées plus loin que la ville voisine. Elles n'avaient aucune notion du monde extérieur. Elles auraient été incapables de dessiner la forme de leur propre pays ou de le positionner sur une carte entouré de contrées dont elles connaissaient à peine les noms. Elles vivaient en marge, recluses, sans autre statut que celui de leur mari ou de leur père. Au cours des mois qui avaient suivi son installation parmi ces gens frustes, Dana n'avait cessé de s'étonner de la résilience de ces femmes face à ce quotidien rude, sans avenir, sinon celui que leurs enfants pouvaient représenter. Elle s'était demandé quelle pulsion éveillait suffisamment de curiosité en elles pour les inciter à dévier de leur devoir et franchir le seuil de la salle de classe.

Quand le phénomène de leur présence était devenu habituel, elle avait progressivement adapté

son enseignement pour les y intégrer. Elle ne pouvait officialiser leur participation en les invitant à s'asseoir, et en leur donnant un cahier d'exercices et des crayons. Mais elle distribuait aux élèves des feuilles de papier supplémentaires sur lesquelles elle leur proposait de s'exercer, une fois de retour chez elles. La formation des lettres et des chiffres pouvait se faire d'abord sur ces brouillons avant d'être reprise dans le précieux cahier. Elle procurait ainsi aux femmes un moyen de mettre en pratique son enseignement. Le faisaient-elles ? En secret, dans la maison silencieuse, quand ils dormaient tous ? Copiaient-elles la leçon de la journée ? Certaines avaient caché les devoirs, bravé les interdits et appris à lire et à écrire. Certaines avaient rêvé d'une autre vie. Certaines avaient dit non. C'est ainsi que la rébellion était née. Et que Dana avait été accusée de l'avoir fomentée. Les rebelles avaient été publiquement châtiées et Dana n'avait eu la vie sauve que grâce à sa fuite.

Elle accélère ses enjambées, pousse sur ses muscles jusqu'à la douleur, dans un effort désespéré pour chasser les images atroces des fouets s'abattant sur les corps dénudés.

L'aube étire un fil jaune sur l'horizon. La route s'incline, descend dans la vallée où niche le hameau. Dana ne peut deviner si le silence qui règne sur les premières demeures tient à la mort de ses habitants ou à leur évasion. Elle marche lentement, sans bruit, longeant les murs des rues étroites. Les vestiges des combats se lisent sur les pierres éclatées, les portes éventrées et calcinées. Son sac en bandoulière balance sur sa hanche. Elle le tire vers son dos pour dégager ses bras et retire l'arme glissée à l'arrière de son jean. La crosse

pèse lourd dans sa paume. Elle avance en posant solidement les pieds sur le sol, ses deux mains braquées devant elle. Les réflexes de son ancienne vie sont revenus sans qu'elle ait eu à y penser. Elle approche de la place où trône une fontaine. L'eau y jaillit de la bouche d'un bélier sculpté dans le grès. Elle sait qu'elle n'est pas potable. C'est le robinet près du lavoir qu'elle doit atteindre. Il est relié au puits qui alimente le village. Rien ne bouge. Dana n'ose traverser les quelques mètres à découvert pour étancher sa soif. Elle s'accroupit, appuyée au mur, et attend. Elle guette le moindre mouvement qui pourrait surgir d'une ruelle. Cela fait plus de quinze minutes qu'elle patiente. Les oiseaux ont lancé leur chant matinal puis se sont tus. Seul un chat maigre et sale s'étire et bâille, couché dans une flaque de soleil.

3

La lumière restée allumée dans la véranda éclaire faiblement le carré de gravier où elle gare la Jeep. Elle étire la main pour attraper son sac et constate que, malgré ses protestations, Cécile a posé sur le siège des contenants remplis de nourriture – ratatouille, riz pilaf et poulet en sauce – sans parler des légumes frais cueillis du potager. Son amie aux courbes de gourmande désespère de la voir prendre quelques rondeurs. Brigit a beau lui dire que ses gènes d'Irlandaise l'ont dotée d'une longue silhouette fine et nerveuse, rien ne la dissuade de la pourvoir en plats cuisinés chaque fois qu'elle rentre d'une soirée chez les Chartier. Pour le couple, lorsqu'il a été question de ses origines, elle a mis l'accent sur son ascendance paternelle, une lignée d'Irlandais du Nord mêlée d'Écossais issus de l'archipel des Hébrides. Elle explique ainsi son allure de Celte pur jus à la crinière sombre et dont la peau mate contraste avec des yeux aux reflets de péridot. Elle a tu l'appartenance de sa mère à la nation inuite. Pas qu'elle en ait honte, mais en parler suscite invariablement la curiosité. On veut savoir d'où, de quelle communauté. C'est un sujet qu'elle refuse d'aborder. Un passé enfoui qu'elle

ne souhaite pas déterrer et qui pourrait soulever trop d'interrogations sur son identité.

Elle avait quitté la métropole dans l'urgence. Entraînée dans les rets de sa paranoïa, elle se méfiait de tout. Il pourrait la retracer. Trop de caméras de surveillance, partout, dans le moindre édifice, dans le métro et aux coins des rues. Avec les logiciels de reconnaissance faciale, il était possible qu'elle soit localisée, malgré la décoloration de sa chevelure et cette coupe très courte, presque masculine. Depuis son arrivée, à bonne distance des yeux de Big Brother, elle a laissé ses cheveux reprendre leur couleur naturelle. Des mèches noires et raides encadrent son visage aux traits métissés.

Alors qu'elle range les provisions dans le réfrigérateur, Brigit se surprend à humer l'air. Un curieux relent flotte dans la cuisine. Elle soulève le couvercle de la poubelle, qu'elle se rappelle avoir vidée. Au fond ne reposent que les épluchures du concombre et les restes abîmés de la laitue de son repas de midi. L'odeur ne vient pas des ordures. Ce serait plutôt une senteur fauve de terre mouillée, souillée par les bêtes, l'émanation du tapis spongieux des feuilles roussies sur lequel on marche au plein de l'automne. Elle poursuit sa quête tout en reniflant. C'est là aussi, dans le séjour, dont elle allume les lampes. Son inquiétude va croissant lorsqu'elle grimpe à l'étage vers sa chambre. Elle tire vivement son arme du holster collé sous le tiroir de la table de chevet et sort sur le palier, les sens aux aguets.

Elle fait le tour de la maison. Visite chacune des pièces. Jusqu'au grenier. Il n'y a là-haut que des remugles de poussière et de crottes de souris

qu'elle n'a pas réussi à chasser, malgré les pièges et le poison. Du moins, les rongeurs ne fouinent plus ailleurs, et elle n'entend plus leurs courses nocturnes dans le plafond lors de ses inévitables insomnies. Assise sur le lit, son pistolet sur les cuisses, Brigit tente de dénouer le poing dans sa poitrine. La montée d'adrénaline va faire des ravages, elle se prépare à une autre nuit blanche. Elle a barricadé les fenêtres, vérifié les serrures des portes. Pourtant, à son arrivée, la porte était bien verrouillée. Comment était-on entré ? Car elle en est persuadée, ce relent de moite frondaison ne vient pas du dehors. Il n'a pas plu depuis plusieurs jours. Un été tardif s'étire sur l'automne et jaunit les champs. Elle n'entrebâille que les fenêtres à guillotine par lesquelles pas même un enfant ne pourrait se faufiler. Elle soupire et se traîne jusqu'à la salle de bains. Elle pose son Browning 9 mm sur le comptoir du lavabo. La toilette du soir sera brève. En se glissant sous les draps, elle hésite, puis les réflexes qu'elle croyait avoir domptés reviennent. L'arme à portée de main sous l'oreiller, elle guette, les yeux ouverts sur l'obscurité de la chambre.

La stridence d'un carillon la fait s'asseoir en sursaut. Brigit émerge péniblement d'un lourd sommeil enfin venu à l'aube. Le son ne correspond pas à celui de son téléphone. Puis, elle comprend que c'est probablement celui de l'entrée en façade. Personne ne l'emprunte. Ses visiteurs passent généralement par la véranda pour frapper à la porte donnant sur la cuisine. La chambre à coucher n'a vue que sur l'arrière de la maison. Brigit enfle un peignoir en tâtonnant. Elle cherche ses mules dans

la pénombre sous le lit. L'importun s'impatiente, il appuie longuement sur la sonnette. Cette fois, c'en est trop ! Une humeur maussade l'envahit. Elle hésite, prendre son arme serait absurde. Un éventuel assaillant ne l'avertirait pas de façon aussi bruyante.

La silhouette d'obèse de l'unique policier en poste au village se dresse derrière la vitre biseautée. Il fréquente l'auberge, comme la plupart des gens des environs. Elle l'a croisé dans la rue principale et au supermarché. Mais elle a prudemment évité d'engager avec lui toute conversation autre que les salutations d'usage. Lorsqu'elle ouvre enfin la porte, il enlève sa casquette et se dandine, peu sûr de lui. Brigit sait qu'elle fait cet effet-là à la plupart des hommes. Il émane d'elle une assurance placide. Une attitude cultivée de longue date qui enferme ses tourments intérieurs dans un étai. Ce regard étincelant dont elle use aussi sans vergogne les déstabilise. Le sergent cligne des yeux en évitant de s'attarder sur les courbes des seins que le kimono souligne.

— Bonjour, madame. Je m'excuse de vous déranger sans prévenir.

Brigit comprend le sous-entendu. Sortir du lit alors que la matinée est déjà bien entamée n'est pas dans les mœurs des habitants de la région. Elle n'a pas envie de le faire entrer, aussi choisit-elle de se montrer peu accueillante. Elle serre un peu plus les pans de son kimono pour bien signifier qu'effectivement il la dérange.

— Bonjour, sergent Demers. Que se passe-t-il ?

— Je fais le tour des voisins. Vous n'auriez pas vu Josiane, la fille des Rondeau ?

— Ceux qui habitent la ferme au début du rang ?

— Ben oui. La petite a disparu depuis hier soir. Le bus l'a déposée comme d'habitude à la fourche, sur la grand-route. Elle n'est pas rentrée à la maison.

— Je ne la connais pas bien. Quel âge a-t-elle déjà ?

— Treize ans. Une brunette, un peu boulotte. Elle porte un appareil dentaire. Donc vous ne l'avez pas aperçue ?

— Je n'ai vu personne. Mais il y a bien un kilomètre jusqu'ici. Hier, j'ai été absente une grande partie de la journée. J'ai aidé Cécile à l'auberge, c'était le moment de la mise en conserve des légumes du potager. Et je suis rentrée tard. Elle n'aurait pas fait une fugue ? C'est souvent le cas.

— C'est possible. Mais Josiane est du genre timide, plutôt sage. Pas comme certaines qui fréquentent les raves dans les granges abandonnées et qui traînent avec les bums¹ du coin.

— Selon vous, ce serait une disparition ?

— La famille Rondeau, c'est du monde important, si vous voyez ce que je veux dire. J'ai prévenu la SQ². Un enquêteur est en route. J'ai demandé l'aide des policiers des villages voisins. On attend l'escouade canine pour quadriller les environs. Mais ça fait grand comme périmètre. Lorraine Rondeau, sa mère, dit que Josiane aimait bien, après l'école, se promener sur les petits chemins de l'érablière. Elle ramassait des plantes médicinales pour son herbier. Elle veut devenir botaniste, ou quelque chose du genre. Alors, elle ne s'est inquiétée qu'à l'heure du souper. Gilles Rondeau et son

1. Voyous, minable.

2. Sûreté du Québec.

fils l'ont cherchée toute la soirée, et une partie de la nuit. Ils ont appelé tous les parents des enfants qui voyagent dans le bus. Malheureusement, ils ne m'ont averti que vers 11 heures. Il était déjà passé minuit quand j'ai lancé l'alerte. Bon, si vous voyez quoi que ce soit d'anormal...

— Bien sûr. Je vous préviens.

Brigit observe le policier se remettre péniblement au volant, son gros ventre l'obligeant à de comiques contorsions. Il semble dépassé par les événements. Une telle tragédie est au-delà de ses compétences. Elle entre dans la cuisine pour se préparer du café et, pendant que la mouture infuse dans la cafetière à pression, elle fixe par la fenêtre les miroitements du soleil dans les flaques d'eau laissées par la pluie tombée à l'aurore. Les dahlias du jardin commencent à faner. Les nuits plus fraîches enflamment déjà les arbres d'un kaléidoscope de couleurs. Elle détourne les yeux du spectacle automnal et, malgré cette intuition qui lui dicte de ne pas s'en mêler, elle file sous la douche. Elle veut explorer le domaine. C'est le moins qu'elle puisse faire.

Elle marche depuis près de quatre heures. Elle a fait le tour du lac en élargissant son parcours, elle a emprunté des sentiers qu'elle n'avait pas encore découverts. Sans doute d'anciens tracés défrichés par les VTT¹ dont les natifs sont si friands. Il y en a un qui prend la poussière dans la remise et dont elle refuse de se servir. « Des engins qui te fracassent les oreilles », disait Aataq, son grand-père. La ravine qu'elle surplombe creuse une frontière entre sa propriété et l'érablière des Rondeau.

1. Quad.

Tout en bas coule un maigre ruisseau qui se transforme en torrent à la fonte des neiges. Le soleil de mi-journée tape sur sa nuque. Elle s'assoit dans l'ombre d'un immense pin blanc pour boire à la bouteille tirée de son sac à dos. Elle verse un peu d'eau dans sa main pour humecter son cou. En s'appuyant sur le tronc, son œil capte le chatolement d'un reflet sur la mousse irisée du ruisselet. Elle se penche pour mieux voir et son cœur cesse de battre le temps d'appréhender le contour d'un poignet prolongé d'une main fine et blanche. C'est le verre d'une montre qui lance des appels aux rayons qui la frappent.

Brigit se lève. Elle cherche par où il sera moins périlleux de descendre. En amont, des rochers font un semblant d'escalier. Elle n'aura plus qu'à suivre le cours d'eau jusqu'à ce bras, dont elle ne doute pas à qui il appartient. Les pieds dans l'eau jusqu'aux chevilles, elle approche et découvre la tête de la fillette. Elle repose sur une grosse pierre maculée de sang.

Assise à l'écart du ballet incessant des policiers venus en renfort du village voisin, Brigit essaie de paraître calme. Elle camoufle les tremblements de ses mains en les gardant enfouies dans les poches de son blouson. Un inspecteur et un agent de la section canine fouillaient les bois lorsqu'elle a prévenu le sergent Demers. L'annonce de sa découverte les a ameutés. L'enquêteur de la SQ lui a demandé de rester un moment. Il veut l'interroger plus formellement. Avec ses collègues, il explore les abords du ravin. Trop de questions sans réponses surgissent. Comment la jeune fille est-elle tombée ? Car son cadavre gît au pied de la pente abrupte de la propriété de Brigit. Alors qu'en face, sur l'autre versant, les berges de l'érablière sont plus accessibles. Et comment a-t-elle traversé le ru sans mouiller ses chaussures de sport ? On compte sur le soutien des experts de l'Identité judiciaire pour résoudre ces énigmes. Mais ils ne seront là qu'en fin de journée, peut-être seulement le lendemain. L'inspecteur houspille ses subordonnés pour sécuriser au mieux la scène. Brigit devine qu'il doute, tout comme elle, que la chute soit un malheureux accident. Elle n'ose lui parler, car elle

craint de braquer sur elle des projecteurs qu'il est crucial de détourner. En se penchant sur la fillette pour prendre son pouls lui est revenue la sensation toujours aussi brutale de la peau de velours d'une autre enfant morte dans ses bras. Toutefois, son expérience passée lui commande d'examiner les faits, froidement. Si Josiane s'est retrouvée sur la berge escarpée, c'est qu'elle a suivi le raidillon qu'elle-même a utilisé pour y accéder. Brigit se lève et s'approche de l'inspecteur dans l'intention de lui faire part de ses réflexions. Et puis elle se ravise.

— Je vais rentrer chez moi. Vous avez beaucoup à faire ici. Vous pouvez passer quand vous voulez.

— Madame Lynch, désolé. Les choses semblent plus complexes que je ne le croyais. Pouvez-vous me promettre de garder cela pour vous ? À tout le moins jusqu'à ce que j'aie prévenu la famille. Dans un si petit patelin, les nouvelles se répandent vite.

— Cela va de soi. C'est à vous de le leur annoncer. Je ne les connais pas, vous savez, je ne tiens pas à être la messagère d'une telle tragédie.

— C'est ma responsabilité, convient-il en soupirant. Et j'ai beau faire ce métier depuis près de vingt ans, c'est toujours aussi éprouvant.

Assise sur la véranda, Brigit serre dans ses mains une tasse de thé fumant. Elle pousse mécaniquement le sol du pied pour maintenir l'élan sur le patin berçant de la chaise. La soirée est tiède, les hirondelles esquissent sur la nuée des traits vifs de jais. Tout est si paisible. La mort d'une presque enfant n'ébranle rien. Elle n'assombrit pas le flamboiement du crépuscule magnifié par son reflet sur le lac. Autrefois, elle aurait ressenti de la révolte, de la colère face à l'injustice de cette perte. Elle

n'éprouve qu'une immense tristesse. Où est passée sa rébellion ? Son indignation ? Elle a marché lentement sur le chemin du retour, en songeant qu'il n'existe qu'un seul passage à gué du ruisseau. Il est à la lisière des terres des Rondeau et des siennes, dans une clairière d'arbres morts, juste à l'orée du marécage où elle récolte ses quenouilles au début de l'été. Elle n'en a jamais franchi la limite. La forêt y est dense et elle craindrait de s'y perdre. C'est un territoire sauvage. Pourquoi Josiane se serait-elle aventurée si loin ? Le temps s'annonce clément demain. Elle ira jusque-là. C'est absurde, elle le sait. La raison voudrait qu'elle reste à l'écart de tout ça. Mais l'inaction lui est insupportable. Peut-être y a-t-il encore en elle des bribes de la rébellion de jadis.

Le carillon qu'elle reconnaît bien à présent la surprend alors qu'elle s'apprête à se mettre au lit. Elle est épuisée. Tous ces kilomètres en forêt et trop d'émotions réfrénées. Elle ouvre à l'enquêteur qui, à la vue de sa tenue, se rend compte qu'il est décidément bien tard. Brigit se dit qu'elle sera bientôt connue comme la femme au kimono. Il bredouille des excuses et entre lorsqu'elle le laisse passer sans rien lui répondre. Des cernes de fatigue cerclent ses yeux bleu gris, et le chaume sombre sur ses joues amplifie son air las. Brigit, prise de pitié, le guide vers la cuisine.

— Je vous fais du café ? Ou une tisane ?

Il la dévisage quelques secondes.

— J'ai la mine de quelqu'un qui boit de la tisane ?

— Non. Plutôt de quelqu'un qui boit trop de café.

Remerciements

Ma reconnaissance infinie à mes amies et lectrices pour leurs critiques avisées et pour leur soutien indéfectible : Renée, Monique, Martine et Carole.

Merci évidemment à mon éditrice, Marie-Claude Fortin, toute l'équipe de Leméac, ainsi qu'à celle des Éditions Le mot et le reste.